

dance purificatrice. Or, le mystère sans cesse jeté sur leur nature par ceux qui veulent nier leur indignité originelle, peut disparaître si la brume du revêtement est levée. Sous le revêtement, l'œuvre révèle le travail en collaboration, le travail pas encore complètement transubstancié, gravé dans ce qui aspire à sa totale transubstanciation. Beaucoup de la plastique perturbatrice de Le Corbusier découle de la franchise avec laquelle le béton, laissé apparent, enregistre les accidents de la matière résistante, moulée par le travailleur collectif.

Le revêtement ne peut pas être question de goût – pourtant il est commun à toutes les maisons de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie. Ce composant homogénéisateur, en principe superflu, n'est pas supprimé par ceux qui recherchent la distinction sociale, comme ils le feraient, s'ils le pouvaient, avec la vie privée (voir Th. Veblen, *Théorie de la Classe de Loisir*, Gallimard, 1966). Sa variation superficielle (ambiguïté savoureuse) est pauvre, faite d'intervalles diffus qui distinguent l'enduit coulé du mortier moyen, l'artisanal de la contrefaçon industrielle selon que nous passons d'une couche sociale à une autre. Les ressemblances qui rapprochent tous les revêtements sont plus pregnants que les oscillations qui les écartent les uns des autres. Ils ne servent pas, donc, à la magnificence du trésor approprié et à montrer qu'il est la maison non-ouvrière, toujours avide de distances. Ils doivent donc correspondre à ce qui est fondamental dans les maisons de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie : à la forme de production de ce trésor, à la production de la forme de ce trésor, à la production de la forme trésor.

Pour garder la face, la marchandise dissimule ce qu'elle est et emprunte ce qu'elle n'est pas. Elle cache les relations de production dont elle est le fruit, l'intermédiaire et l'expression, et pose les relations comme épiphénomène de son mouvement qui feint d'être autonome. La valeur, le travail social générique, se manifeste dans son discours comme propriété intrinsèque, comme vertu endogène. Le langage même, vue la largesse avec laquelle il disperse des sujets, incite à ces inversions : sans résistances, nous pouvons transformer

la marchandise en sujet, comme nous l'avons fait. "Caprices bizarres". Mais avec la fonction indispensable d'alimenter les fabulations qui soutiennent l'idéologie (sans "dominante", comme le veut Barthes). La fausse a-historicité de la forme marchandise trouve aussi dans ces caprices de pénétrants alliés. Proportionnellement à la perte du système, nous introduisons dans la forme de la marchandise des contorsions pour ne pas montrer qu'elle est effet et non cause. Nous poursuivons le masque des objets naturels, du résultat des processus exclusivement automatiques, des éléments d'une série plastique quelconque en tranches d'harmonie (voir J. Baudrillard, *Le Miroir de la Production*, Casterman, 1973). "Argucies théologiques". Nous tentons d'écarter de ces supposés descendants de technologie surhumaine le démasquage, surtout si, grands trésors, ils ne peuvent comporter l'un de ces angles sans soleil des "luxueux appartements" décrits par Benjamin, bons à abriter des cadavres (voir Benjamin. *Sens Unique*, in *Lettres Nouvelles*, avr. 1976). Sous le soleil, leur peau ne doit pas suggérer des hommes aux alentours.

Sous le revêtement, nous l'avons vu, il y a les signes embarrassants de son indubitable présence. Même dilué et bâclé, le registre des mains ouvrières dérange la paix périlante du consommateur, crée des problèmes de conscience, soulève des questions à propos des auteurs anonymes et rejetés du trésor approprié. Et ceci est nuisible au système. A une époque où les choses définissent les possédants, il est subversif pour l'ordre de laisser voir que les choses cachent des relations d'exploitation et de violence. Il faut camoufler le travail révélateur, mais comme pour ça, un travail est nécessaire, rien de mieux que de travailler avec un travail vidé. Comme le vide est parent du gratuit, le vol fait ricochet et retombe en juste possession. L'écorce impersonnelle n'entrave pas l'appropriation nonchalante. Le manque de respect pour le travail concret dans la production des matériaux de revêtement sert à la respectabilité de la propriété. Le mot même le dit : revêtir, couvrir ce qui est complet, masquer. Ou l'autre : finition, avec ses associations funèbres, rappelant l'heure morte qui, dans le capital, suce toujours

l'heure vivante. Le revêtement qui déguise chaque classe avec le décor pour ses aspirations prêtées est le même qui cache les marques de la spoliation qui fonde la mascarade : l'expropriation du produit de la force de travail aliéné.

Nous l'avons dit, la raison efficace pour l'usage des matériaux de revêtement n'est pas dans leur apparence – mais dans leur essence. Par un volte-face perfide, le masque montre plus qu'il ne cache : en se montrant, il révèle déjà que le masque est la face cachée du système. Tout son secret est de faire du travail concret un travail abstrait, de l'heure toujours nouvelle, une heure du même. L'impulsion générale du système vers la déqualification du travail, veut, entre autres choses, donner à son absurde principe une illusoire tangibilité. Réduire la majeure partie du travail à une dépense d'énergie non différenciée est la rapprocher, par vacuité ou universalité, de l'aberrante abstraction de l'heure sociale moyenne. Dans l'industrie, cette impulsion peut facilement illusionner. Mais, sur le chantier, le fondement subjectif de la production ne laisse pas s'endormir la perception de son délire. La technique simple de la construction requiert encore trop la main habile et exclut la croyance agréable à la fiction. D'où, contradictoirement, la valeur attribuée au plus tragique des ouvriers de la construction, celui dont l'inéluctable destin est de le faire oublier, d'être un comme s'il n'était pas. Sa main exercée, légère à force de savoir, caresse jusqu'à polir la surface où elle disparaît. Si elle réapparaît, c'est en tant qu'image virtuelle dans le miroir du lissé dans lequel elle est restée. Dans le meilleur des cas, elle lustre jusqu'au point où un geste de plus fait tache, salissure. Elle réalise le prototype d'elle-même si d'un vestige quelconque de sa présence elle fait une bavure. Par une habileté raffinée, elle jette sur elle l'abjection qui lave la conscience de celui qui la viole. Surface désinfectée, main auto-amputée, opprobre auto-gérée, heure de déréalisation : valeur dans la gloire de sa quasi incarnation. Le plus tragique des ouvriers de la construction : le spécialiste du revêtement.

La possibilité de révolte est d'autant plus actuelle que la violence ne réussit pas sans difficultés à glisser sous l'apparence toujours

douteuse de la normalité. Pour cela, dans l'œuvre dont l'essence est rebelle à sa dissolution, les attitudes autoritaires encore compatibles avec l'opérationalité sont constamment explorées pour le maintien de la hiérarchie et pour qu'entre être et paraître les diffractions croissent jusqu'à l'inversion. C'est ce qui motive en partie le revêtement, comme nous le savons déjà. Quelques exemples, quand même. D'abord, un exemple de hiérarchisation forcée.

Le dessin pour le chantier, "technique" comme on le dit, pourrait employer différents codes. (Nous ne discuterons pas ici ses origines historiques et épistémologiques éminemment capitalistes). Il n'est pas évident que celui qui est habituellement utilisé soit le meilleur, si nous le jugeons par des critères d'efficacité productive immédiate : il réduit l'espace à des plans dont le choix ne peut pas éviter l'arbitraire et la confusion de lecture ; il emploie des références mongiennes difficilement applicables sur le chantier ; il confond la succession des étapes dans la simultanéité de la représentation ; son système métrique et orthogonal ne s'adapte pas à divers matériaux et formes ; etc. Cependant, l'une de ses fonctions est de discriminer – ce qui aide à expliquer qu'il soit maintenu. Un code est un élément de communication, mais aussi d'exclusion. Son usage suggère inévitablement la guerre, et l'ennemi est l'exclus. L'une des sources du privilège des architectes et des ingénieurs provient du fait qu'ils gardent la totalité des ordres et des informations qui sont codifiés. Certaines sont orientées vers la production extérieure et ne parviennent au chantier que sous la forme de composantes finies. Le chef de chantier, de cette façon, a moins d'informations que les architectes ou les ingénieurs – mais plus que tous les autres sur le chantier et, bien que n'étant pas à l'origine des ordres, il en est le principal porteur. Et la garantie "intellectuelle" de sa position est dans la détention des clés pour tout décodage. A partir de là, les informations, rétrécies à force de dédoublement, descendent en s'appauvrissant, le code perd sa généralité et atteint, en dégradations successives, les bases de la production. Le manœuvre ne reçoit que des ordres oraux – et sa non-participation radicale au champ du code signale sa dépendance et son infériorité. Or, il est bien connu des

organiseurs de la production que la "démocratisation" de l'information contribue à éliminer de nombreuses difficultés de coordination du travail. Mais, sur le chantier, il y a conflit fréquent entre l'approfondissement de la domination et l'accroissement de l'exploitation. Même si le but de la domination est l'exploitation.

Cependant, d'importants résultats ont été obtenus. Tout d'abord, la vérification "empirique" de ce que les hommes sont inégaux : il faut des hommes qui savent et peuvent commander ceux qui ne savent pas et... en subissent les préjudices ! Ensuite, la marginalisation informatrice augmentant de haut en bas en relation avec l'ensemble de l'œuvre, à l'inverse de la participation matérielle, répétant une fois de plus la séparation entre penser et faire, appuie le mouvement de déqualification du travail dans la construction. Les mesures officielles de réduction des critères de qualification dans le secteur accompagnent, reconnaissantes, ces tendances. Il résulte de cela, en retour, un autre justificatif pour la sélection informatrice. Ce n'est pas pour rien que la cybernétique sert si bien notre temps.

Un autre exemple, maintenant d'inversion utile entre être et paraître. Par une série de raisons (nous rencontrerons plus tard certaines d'entre-elles), le dessin d'architecture a été conduit, petit à petit, à adopter un ensemble de traits peu adapté à la forme manufacturière de production. Rappelons brièvement la précision réclamée à la main et à ses instruments grossiers pour la reproduction des figures géométriques, la permanente distorsion qu'il faut imprimer aux matériaux et à la technique de leur utilisation, etc. Ou encore les volumes, dont le jeu savant, comme le disent les savants, fait l'architecture.

Pour obtenir un de ces volumes, il faut additionner l'activité de différentes équipes - et nous avons vu que la technique de domination implique qu'une telle addition soit indirecte, médiatisée. Il faut mêler dans la même forme le travail exposé en mini-spécialisations, en habilités divergentes. Il faut réunir dans le même objectif

anéémique ce qui est séparé par des mois dans le chronogramme des services. Il faut faire en sorte que la succession structurale débouche sur l'a-temporalité de la forme fermée. Il faut faire de la discontinuité de production l'échafaudage de l'apparence unie, de la rupture, de la séparation le soutien du simple. Il y a plus encore, nous le verrons ensuite. Mais il est déjà évident que les volumes continuent la mission du revêtement : négation du travail concret. Négation parallèle à celle qui le transsubstantifie en travail abstrait. La prégnance des effets visuels des volumes connote des liens que seule l'autorité et la hiérarchie introduisent sur le chantier en laissant croire qu'ils sont des manifestations de forces immanentes. En un mot, ils figurent l'inverse de la pratique quotidienne des chantiers.

Volumes, rigueur géométrique, système de mesures (et la liste est bien plus vaste) ont, cependant, un autre effet qui nous importe davantage pour le moment : ils éloignent le travailleur de ce qu'il fait. Non pour qu'il s'assye sur une quelconque perspective critique, mais pour qu'il s'égare un peu plus. Dans l'hétérogénéité technique du chantier, où les liens immédiats entre les travailleurs sont faibles et latéraux (nous ne parlons pas là de liens de classe), cet éloignement du produit est un facteur de poids pour la décomposition de son producteur immédiat. La complexité et la dimension de l'outillage mécanique, en général, associées à la division extrême du travail sont suffisantes pour garantir ce caractère étranger du produit dans les secteurs industrialisés. Dans la manufacture de la construction, s'il y a aussi division, l'absence de l'épaisse médiation mécanique oblige la médiation architecturale d'engendrer d'autres distances. Quand ce qui pourrait être un trait d'union entre les ouvriers d'un chantier, leur produit, prend des airs d'autonomie, quand l'image spéculaire est barrée, la possibilité d'une conscience, même trouble, d'intérêts communs est écartée encore un peu plus. Ce qui est essentiel pour la direction malgré, encore une fois, les pertes en productivité. Au fond, elle devrait être reconnaissante : c'est pour la protéger que toutes ces précautions sont prises. Si l'apparence nie l'être, c'est pour le préserver.

Toutefois, en aiguisant un peu notre attention, nous échapperons à la schématisation dualiste. Sans doute, la dénégation du chantier, manifestée par le revêtement et le volume (et même d'avantage nous le verrons), a des résultats importants même à ce moment là. Ainsi, à l'extériorité des ouvriers par rapport à leur produit, correspond un volte-face non négligeable du côté de ceux qui établissent les projets. La dénégation formelle, rejetant la perception de la propre responsabilité dans les auteurs de la violence séparatrice qui structure la manufacture, permet, "quand même", un rapport conscient avec ses conséquences opératives – rapport débarassé de cette manière des tensions antagoniques que cette perception créerait si elle n'était pas réprimée (voir S. Freud, *La négacion*, in *Psicoanalysis Aplicado, Obras Completas*, 3 vols., Biblioteca Nueva, 1968, vol. II, pp. 1134-1136). Volume et revêtement nient la production qui repose sur la séparation – qui peut ainsi continuer "tranquillement" à dominer. Le discours édulcoré des architectes contient moins de "mauvaise-foi" que nous pourrions le supposer.

Mais la dénégation a des fonctions moins indirectes – et qui introduisent une ouverture vers le symbolique et un troisième terme dans le schéma. Nous adopterons comme cheminement pour notre démonstration le modèle dit par "l'absurde" : qu'on imagine l'inverse de nos paramètres. Une esthétique de la séparation qui laisserait le corps productif se laisser aller dans ses actuelles divergences (un Léger cubiste sans la manie de symétrie). Nous savons que la forme marchandise du produit serait compromise. Il manquerait le lien autoritaire qui forme le travailleur collectif. Mais ce n'est pas tout.

Curieusement, ce type d'esthétique a été seulement effleurée aux époques "héroïques" de l'architecture moderne, comme chez Tatlin ou dans le Casino de Pampulha de Niemeyer, par exemple. Seulement effleurée et abandonnée tout de suite. Car si une telle esthétique respectait rigoureusement son principe (la pure séparation), les conflits, les superpositions entre équipes et champs de travail différenciés disparaîtrait nécessairement. L'"œuvre" (de visualisation difficile pour nous) serait, dans un premier temps,

une juxtaposition du séparé, sans la couverture des catégories totalisantes (l'harmonie, la symétrie, le jeu des volumes, le parti). La radicalisation de la séparation ferait du projet une série de décisions successives, contemporaines à chaque intervention libre. Comme chaque parcelle se manifesterait dans sa complète autonomie, il n'y aurait pas de raisons pour des heurts. Après tout, le séparé ne s'unirait pas ou il ne serait pas séparé. Dans un deuxième temps – corollaire fondamental –, il y aurait une tendance au développement du dialogue, à l'échange horizontal, à la suppression de la séparation et des relations de production qui la soutiennent. Et si nous gardons en mémoire que l'oligophrénie ouvrière est une tare du système et non des ouvriers, il est évident que les deux temps ne feraient qu'un. L'esthétique de la séparation préparerait le terrain pour une sorte d'auto-gestion. Il est clair que le résultat de notre hypothèse "absurde" serait un désastre.

La séparation, pour être rentable dans les termes du système, requiert le complément du conflit polymorphique entre les séparés. Et par conséquent, le complément du commandement. Si le pouvoir est toujours possible pour l'ouvrier manufacturier à l'intérieur de la parcelle réduite attribuée à chaque spécialité, le conflit entre ces spécialités (après avoir été provoqué) est aspiré en tant que champ d'intervention exclusif du commandement. Ce n'est pas inconsidérément que la centralisation des informations empêche les échanges latéraux. Aujourd'hui, si le commandement favorise la séparation, c'est pour introduire ensuite son contraire. C'est ainsi qu'il se justifie. Ce contraire, cependant, n'est pas la libre association ; nous l'avons déjà démontré : c'est l'amarre autoritaire et ses multiples conséquences. Le commandement manipule le vide qui sépare le séparé en exécutant les ordres d'une implacable logique : il emplit le vide avec les figures de la superposition, du croisement, du désordre, du refus... Commander, ici, c'est interposer des traits d'union pleins de vinaigre dans les intervalles.

On dit que l'architecture est l'art de l'espace – vérité qui est vraie comme la vérité des symptômes. C'est-à-dire, à être cherchée

dans la littéralité du dit. Car, c'est pour maintenir l'espacement entre les ouvriers et les équipes qu'il ne fait que proposer des volumes, des masses, qu'il ne faut que ressouder durement, matériellement, le vide. On dit que l'architecture est l'art de l'espace – et nous pensons à un autre, à celui décrit par un Zevi. Mais ce qui guide effectivement la main dans ses dessins, c'est l'espacement dont la compression espace encore plus, tout comme le mortier agglutine les briques en les séparant définitivement. Dislocation et métonymie. La barre qui sépare les oppositions sur le chantier doit être épaisse. Le séparé nié par le dessin globalisant est maintenu par l'application des chevilles apportées par le même dessin globalisant. Les parcelles du travailleur collectif se recroquevillent encore plus sur elles-mêmes, contraintes par le dessin qui les serre et superpose en une collaboration visqueuse avec l'organisation du travail.

Ainsi, si volume et revêtement (et plus) figurent le contraire de la pratique quotidienne des chantiers, si la série des catégories totalisantes cache la séparation qu'elle engendre, de telles oppositions s'appuient sur un troisième terme qui, dans sa forme la plus générale, est la lutte de classes sur le chantier. Si lutte est opposition immédiate, celle-ci maintient, tant qu'elle dure, ce qu'elle oppose : le travail séparé, d'un côté, et de l'autre côté, le pouvoir séparateur, initialement uni, le capital. Mais elle maintient en contaminant de son inverse chaque opposé, par des transactions glissantes, en rendant plus complexe l'opposition – en injectant par exemple, le pouvoir séparateur pour remplir les intervalles du séparé.

De façon moins abstraite, il faut rassembler le séparé avec friction, mettre de "l'un" dans le dispersé avec précaution pour que la fissure ne disparaisse pas. Et la force dispersante doit être proportionnelle à la force rassemblante. Ou mieux : comme "la force ne serait pas si elle n'existait pas de ces façons opposées" (G.W. Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, Aubier, s/d, T, I, p. 113), comme le moment de dédoublement en parcelles mutilées s'oppose de façon variée à celui de l'unification à l'intérieur de la force constituée par les relations antagoniques et dominantes de production, la loi de

cette force répondra directement à la situation de ces relations. Ou pour le dire d'une autre manière : plus l'empressement du capital à séparer la base de la construction sera grand, plus grand sera aussi son empressement opposé, sans qu'il y ait annulation puisqu'ils appartiennent à des moments différents – et leur histoire obligatoirement commune est déterminée par celle de la lutte de classes inscrite dans la production.

Un exemple, encore à propos de Le Corbusier.

En 1923, dans une période marquée par l'aggravement de la lutte de classe en Europe, après la Première Guerre Mondiale et la Révolution d'Octobre, Le Corbusier lance son "Vers Une Architecture". Dans une énumération apparemment cahotique, l'éloge des volumes, des surfaces simples, des tracés régulateurs est suivi par celui des matériaux bruts, de l'économie de moyens et de la production en série. La pression des revendications ouvrières, ajoutée à l'urgence des reconstructions, font de l'habitation l'une des questions les plus préoccupantes – et manipulables par le pouvoir. Produite et distribuée habilement, elle sera un facteur important de contentions et de division de la classe ouvrière, selon l'expérience accumulée depuis le dernier tiers du XIX^{ème} siècle (nous simplifions, bien sûr). Si la production de celle-ci fut inférieure, pendant les années 20, en France par rapport à l'Allemagne, à l'Angleterre et même à la Belgique, sa problématique cependant occupa le centre des élucubrations de Le Corbusier (et de bien d'autres) de 14 à 30, des "Maisons Domino" et "Monol" aux plans de Lège et Pessac. Or, en tant que composante nouvelle du salaire d'une couche de la classe ouvrière, la maison doit avoir un prix de revient réduit. Ce qui, dans les conditions manufacturières de production, suppose l'utilisation de matériaux de moindre valeur (les matériaux bruts), la diminution de surface et d'équipements (économie de moyens), l'accroissement de la cadence, l'élimination des pores, la sériation et l'organisation "rationnelle" du travail (production en série). Le Corbusier, qui à cette même époque, se fit entrepreneur (Alfortville, Société d'Entreprises Industrielles et d'Etudes) – SEIE – voir aussi la lettre à Tony Gar-

nier du 14.5.1919), connaissait, admirait et appliquait largement les principes de taylorisme (voir B. Brace Taylor, *Le Corbusier et Pessac*, publ. de la Fondation Le Corbusier, 1972 ; voir aussi la brochure publiée en 1925 par Michelin et Cie sur la taylorisation de ses chantiers à Clermond-Ferrand, dont, affirme Brace Taylor, Le Corbusier possédait un exemplaire et qu'il visita avec Pierre Jeanneret). Dans le même homme, donc, purisme (plastique) et taylorisme répondent à l'aggravation de la lutte des classes. Le jeu savant des volumes marche en contrepoint avec la division pour le maintien de l'ordre (voir P. Francastel, *Art et Technique*, Denoël/Gonthier, 1956, p. 33).

Quelques citations tirées de "Quand les Cathédrales étaient blanches" :

"L'architecture est une mise en ordre ; c'est dans le cerveau que l'opération s'effectue ; la feuille de papier n'accueillera que les signes techniques utiles à manifester et à transmettre cette pensée. L'architecture peut atteindre au lyrisme même ; la proportion est le moyen même du lyrisme architectural ; volumes, coupe, surfaces, circulation, contenances, contiguïté, lumière. La planche à dessin exprimera en épures précises qui appartiennent à la mathématique omniprésente" (p. 133).

"Ce magnifique et généreux travail de préparation, ces plans, ce sont eux qui répondront à toutes les questions, ce sont eux qui désigneront les mesures à prendre, les lois à faire, les hommes à placer aux postes utiles" (p. 237).

"L'œuvre requiert la participation, celle de tous, en ordre, et non sans dessus-dessous, hiérarchisée, et non dénaturalisée par des doctrines d'artifice" (p. 16).

"L'expérience de Ford, répétée en mille activités du monde moderne, dans l'industrielle production, nous donne la leçon. Acceptons la leçon". (p. 193).

"A nous (les architectes). . . après mûrs examens, de proposer aux chefs des plans" (p. 202).

"L'harmonie est la cause de la réussite" (p. 51).

"Cur c'est ainsi. Luisante, impeccable, sans tâche d'huile ou de graisse, sans une empreinte de doigts sur les vernis brillants, la voiture a filé, a disparu. Elle est née comme de l'épopée mythologique, adulte d'un coup! Elle est partie dans la vie!" (commentaire sur une visite aux usines Ford, p. 191).

(Le Corbusier, Quand les Cathédrales étaient blanches).

Bref.

Les exemples sont nombreux : du Deutscherwerkbund au CIAM, du Bauhaus et du De Stijl aux relations de Gropius, Breuer, Neutra, Saarinen avec le New Deal, de Tony Garnier à Reidy, les mêmes commentaires pourraient être faits. L'architecture moderne doit descendre de son euphorie pour un triste bilan. Mais continuons.

Nous disions : plus grand sera l'empressement exercé pour séparer la base de la production, plus grande sera l'impulsion diversement opposée (étant donné que cet accroissement simultané correspond à l'aggravation de la lutte de classes, à l'approfondissement de la technique de domination). Il sera, autrement dit, le même inversé. L'unité "supprimée" réapparaît avec la même rigueur investi pour sa "suppression". Mais, si elle réapparaît — et si elle est la même inversée, l'inverse de la même — elle réapparaît divisée, puisque l'inverse de l'unité est la division. Ceux qui l'assument, ne l'assument pas comme l'un des pôles de la loi de leur propre pouvoir. Ils assument le moment de l'unification du séparé à la base de la production comme un rôle "objectivement" donné. Ils ne se reconnaissent pas dans la division qu'ils introduisent par l'exclusivité de leur pouvoir — et qu'ils dénie. nous l'avons vu. Inévitablement, de pôle d'unification, ils passent au champ de manifestation des "universels" séparés. Chaque pôle de la force constituée par les relations de production dominantes, écarté de façon irréconciliable de son opposé, tombe dans la fascination de son contraire abstrait. Nous avons déjà noté

que le "un" de la base séparé est le "bloc monolytique" des partis qui, dans l'opposition, ne dépassent pas l'image spéculaire de ceux qu'ils veulent combattre. Or, l'inverse dispersé de "un" du commandement – et qui le dominera complètement en fonction des conditions mêmes de la division – sera, répétons-le, composé des "universels" séparés. De Cézanne à Mondrian, de Ledoux à Niemeyer, quel manifeste "rationnaliste" ne commence par la liste des formes premières à privilégier ? Dans le cas de la construction, le "un" est le projet global qui, séparé, sera dominé par les ensemble "d'universels" : fonctionnels (exemple : les 3 ou 4 fonctions fondamentales de l'urbanisme décrétées par le CIAM), techniques (exemple : les concepts élémentaires du calcul, la classification des matériaux) et, ce qui nous intéresse davantage ici, plastiques. La plastique architectonique, en tant que plastique d'un système fondé sur une rupture immobile, sera nécessairement attirée par les "concepts perceptuels" et "représentatifs" fondamentaux (ou "universels" séparés), pour utiliser la terminologie de la Gestalttheorie (voir R. Arnheim, *Vers une Psychologie de l'Art*, Seghers, 1973) : sphéricité, conicité, rectangularité, modularité, etc. (ce qui vaut pour la forme, vaut pour la couleur, pour la texture...). Les symboles plastiques premiers, ceux de fortes prégnance structurale, s'imposent en tant que trame symbolique première, instauratrice, au chanté imaginaire architectonique avec la puissance d'insoupçonnable éminence grise.

Ainsi, en résumé : la séparation en "travailleurs parcellaires" et équipes de grandeur réduite est une condition pour la domination. Mais, pour l'accroissement du "rendement", de la plus-value relative, les pores doivent être remplis, le séparé densifié – ce que réaffirme le pouvoir, maintenant en tant que médiateur des heurts provoqués, avec soif de réunification. Cependant, la coupure qui instaure la lutte entre le travail vivant et le travail mort approprié étant maintenue, la réunification ne peut pas éviter d'être soumise à l'inverse d'elle-même, aux "universels" séparés. Sur le plan plastique, il y a autorité absolue des "concepts représentatifs" ou, en d'autres termes, du réseau des signifiants fondamentaux.

Une observation rapide ; la dénégation est dénégation d'un rapt, de la castration des producteurs immédiats, de l'usurpation de la possibilité (rétrospective) de fonder une autre loi, la propre loi. L'usurpation de la totalité (perdue sous la forme du futur antérieur) fait de l'usurpateur la proie de l'usurpé. Il suivra inconsciemment sa législation comme un petit agneau. Les signifiants du lien, en tant que lien perdu (de là le futur antérieur), de l'anti-séparation qui peut naître seulement de la séparation, du souvenir du Nirvâna échafaudé à partir de sa ruine, dans le rejet du séparé qui projette dans le futur l'espoir du retour de ce qui n'a jamais été – les signifiants du \emptyset dominant comme un roi au pouvoir absolu et au nom-du-père. Le lisse et le bâclé, le fermé et le continu, les modulations de contour et l'encadrement – les normes de notre esthétique, ont pour mesure la figure du tout obtenu de sa ruine. Normes homéomorphes de la plénitude à laquelle aspire le séparé. Sous notre concept vulgaire d'harmonie, équilibre entre tensions divergentes et convergentes, unificatrices et diversificatrices, plane, sousjacent, l'ombre de la lutte (entre convergence et divergence, simplicité et complexité). "Aucun particulier ne vaut pour lui-même, mais il est partie nécessaire de l'ensemble", disait B. Taut en 1929, définissant la nouvelle esthétique architectonique. De la perte d'autonomie des parties surgit le fantasme du tout : son soutien est dans son inverse, dans la partie atrophiée, marquée de castration. Déplacement de la brèche qui, intangible, dirige.

"Si ce que Freud a découvert et redécouvre dans un abrupt toujours accru, a un sens, c'est que le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes, dans leur destin, dans leurs refus, dans leurs aveuglements, dans leur succès et dans leur sort, nonobstant leurs dons innés et leur acquis social, sans égard pour le caractère ou le sexe, et que bon gré mal gré suivra le train du signifiant comme armes et bagages, tout ce qui est du donné psychologique".

(J. Lacan, *Le Séminaire sur la "Lettre Volée"*, in *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 30).

6. Bilan et parenthèse

L'occasion d'une parenthèse.

I. - Le chantier est hétéronome, sa détermination vient de l'extérieur...

Parenthèse.

Cette affirmation a été et sera commentée dans ce texte seulement à l'intérieur du champ de la construction. Mais il y a en elle d'autres implications évidentes dont l'examen dépasse les limites de notre thème. Nous indiquerons schématiquement les principales, toutes centrées autour de la forme manufacturière de la production de l'espace. Ce qui nous permettra d'exposer certaines positions.

La forme manufacturière de la production de l'espace ne peut pas être expliquée et modifiée par la seule considération des facteurs endogènes. La dispersion des chantiers, la faible concentration des capitaux, la rente de la terre, la "prédominance" du marché, etc, sont autant de causes douteuses et insuffisantes pour rendre compte de ce qui est considéré comme "retard" (en fonction de quoi ?), manque de planification (au règne du plan) ou anomalie (d'après quelle loi ?). La forme manufacturière de la production de l'espace ne peut être expliquée que comme une des manifestations localisées de la lutte de classes dans la production, manifestation diversifiée et nécessairement contradictoire. Et ne peut être modifiée que par l'approfondissement de la lutte de classes généralisée – aussi, par conséquent, dans la production. En particulier, c'est une réserve contre la chute tendancielle du taux de profit et une source privilégiée pour l'accumulation et la reproduction élargie du capital – privilège accentué par la possibilité d'une extrême mobilité pour le capital dans le secteur (C c. fixe réduit). Les différents services que cette forme de production rend au capital ne sont pas dissociés entre

eux et, principalement, de la lutte de classes (voir E. Balibar, *Cinq Etudes du Matérialisme Historique*, Maspero, 1974 ; Ch. Bettelheim, *Révolution Culturelle et Organisation Industrielle en Chine*, Maspero, 1973 ; Ch. Bettelheim, *Calcul Economique et Formes de Propriété*, Maspero, 1970 ; A.D. Magaline, op. cit.).

Ces déterminations générales rencontrent évidemment des formes variées de manifestation – presque toujours contradictoires. Ainsi, pour schématiser encore :

a) La construction qui compose, d'une manière quelconque, une partie du capital constant fixe industriel, commercial ou financier (hangars, dépôts, routes, magasins, bureaux, etc), doit avoir, comparativement, une faible valeur unitaire.

b) Si dans le cas précédent, une "représentation" ostentatoire est recherchée (certains magasins, sièges de banque ou d'entreprises, par exemple), il y a inversion ; la forte valeur unitaire est favorisée, la construction est considérée comme une réserve accrue de capital.

c) Les constructions d'habitation renvoient à trois cas principaux :

c.1) habitation bourgeoise – et de classe moyenne, surtout élevée – cas où il y a une tendance pour une forte valeur unitaire, considérée aussi comme une réserve accrue de capital, trésor ;

c.2) habitation "populaire" (ouvrière) en pays sous-développé : s'il y a promotion officielle, elle sert comme un instrument manipulé pour la division de la classe ouvrière, à son endettement emprisonnant, à la récupération d'espaces valorisés – leur ridicule quantité et leur quantité nulle ne permettant aucune illusion quant à des fonctions plus nobles. L'intérêt du système est à nouveau dirigé ici vers la faible valeur unitaire. S'il n'y a pas de promotion officielle, cas le plus général, l' "auto-construction" des bidonvilles et des quartiers ouvriers, apparemment marginale, est un responsable indirect mais considérable de l'accroissement de la plus-value relative ;

c.3) habitation "populaire" (ouvrière) en pays industrialisé : cas semblable au précédent, mais mêlé d'une importante ambiguïté découlant de la situation spécifique de la lutte de classes.

Quelques commentaires (en petite quantité).

En *a* il y a une volonté de rationaliser la production et les lentes innovations technologiques dans la construction surgissent toujours dans ce secteur ; exemples : le fer et le béton armé au XIXe, la généralisation du préfabriqué et de l'industrialisation de composants lourds au XXe siècle, etc. L'intérêt à réduire la valeur unitaire comparative sert à des multiples causes plus ou moins convergentes (soins apportés à la composition organique du capital, pression pour la dévalorisation du capital constant, réduction de la valeur unitaire des marchandises entrant dans le coût de la production et de la reproduction de la force de travail, etc).

En *b* et en *c.1*, la volonté, rarement consciente, est inverse. En tant que trésors, ce sont des produits qui n'entrent pas dans la composition de la valeur de la force de travail. Les modifications technologiques qui impliquent une baisse de leur valeur unitaire ne réapparaissent pas comme une augmentation du taux de plus-value. Inversement, comme le taux de profit dans le secteur entre – et en quantité non négligeable – dans la péréquation du taux moyen de profit, il importe de maintenir ici une faible composition organique du capital, l'un des freins pour contrebalancer la chute tendancielle du taux de profit.

En *c.3*, c'est la pression des luttes sociales qui fait que la bourgeoisie doit attribuer à une partie de la classe ouvrière métropolitaine (surtout à l'"aristocratie" ouvrière) un peu de ce qui était autrefois son exclusivité. Cependant, comme cette concession a des répercussions sur la valeur de la force de travail, il devient indispensable de diminuer son extension. D'où une certaine "préfabrication" et "rationalisation", ce qui entraîne l'écart de la moyenne du *Cc* qui passe de 70 % à 85 % sur ces chantiers. Or, la diminution est dangereuse : d'un côté, le trésor gagné (et qui, par là même, cesse

d'être trésor) doit suggérer des vestiges de vérité, comme le réclament les intentions politiques. D'un autre côté le système ne peut se passer de ce domaine exceptionnel de valorisation et de concentration du capital. Face à cette ambiguïté inévitable, la réglementation et l'intervention de l'Etat sont généralement nécessaires. Et le poids de l'habitation "populaire" non industrialisée sur les salaires – toujours inférieurs à l'augmentation réelle de la valeur de la force de travail "favorisée" – est équilibré par le détournement des sommes qui appartiennent dans l'ensemble aux ouvriers mêmes : BNH avec des fonds du FGTS au Brésil, HLM en France. (Autrement dit, une chose semblable est réalisée en *a* : une grande partie de l'infrastructure – énergie, routes, etc – trouve ainsi un "financement", formant un puissant recours contre la tendance du Cc à s'accroître).

En *c.2.* suffit la figuration grotesque du "trésor". Comme il ne faut accorder que peu de chose pour diviser, enchaîner et disperser une classe ouvrière extrêmement exploitée et dont la conscience de classe est problématique, toujours enveloppée par une énorme armée de réserve de force de travail – il n'y a aucune raison d'avoir de plus amples préoccupations. Ici, la loi est encore celle étudiée par Engels : en dehors d'une concession minime, il n'y a rien de mieux que de laisser l'habitation déchoir quasiment jusqu'à la fiction dans la composition de la valeur de la force de travail à travers la relance de l'"auto-construction" imposée (bidonvilles et zones ouvrières) et des taudis plusieurs fois amortis.

Plus "rationnalisée" et généralement hétérogène en *a* et *c.3.*, sérielle et technologiquement plus inerte en *b* et *c.1.*, la manufacture n'a cependant jamais été abandonnée. Il ne faut pas tomber dans l'illusion d'une industrialisation, que la multiplication des grues ou autres machines secondaires peut laisser croire lorsqu'on contemple de loin un chantier. La forme manufacturière de la production reste dominante. Les cas *a* et *c.3.* en constituent exactement les preuves, où la tendance à abaisser la valeur du Cc et de la force de travail, avant de tenter sérieusement une industrialisation, va chercher les remèdes auprès de l'Etat. Même à ce moment, les effets

vitalisants de la manufacture de la construction ne trahissent pas le capital.

Fin de la parenthèse. Revenons à notre bilan.

I. Le chantier est hétéronome, sa détermination vient de l'extérieur. L'objet à réaliser, le mode de réalisation, le temps de réalisation, sont imposés à la production immédiate. Conséquence, entre autres, de la séparation entre moyens et force de travail, entre volonté et action, entre finalité apparente et efficace.

II. De cette série de séparations naît d'abord la possibilité, la "nécessité", ensuite, du commandement despotique dont le but premier est la plus-value, et principalement la plus-value relative. Le travail dégradé, dispersion de mouvements idiots et "idiotisés", mais basé sur l'habileté, doit être guidé à chaque pas puisqu'il n'y a plus de chemin permis pour l'auto-détermination. L'organisation du travail telle que nous la connaissons, est le contrôle et l'imposition d'une productivité seulement bénéfique au capital.

III. L'organisation du travail, en général, se cache sous l'apparence d'une neutralité technique dans le processus de production. Mais sur le chantier, et du projet au poste de travail, il est difficile pour elle de se faire accepter autrement que comme ce qu'elle est : violence qui est une condition à la reproduction accrue du capital.

IV. Pour diluer la prise de conscience et la réaction face à l'arbitraire et à la violence propres au commandement, plusieurs formes de séparation et d'éloignement sont utilisées et ajoutées aux précédentes. Les contradictions croissent, mais la sécurité (du capital) aussi.

V. Parce que la sécurité de l'ouvrier est l'unique responsabilité qui lui soit préservée.

En effet, la non mécanisation du chantier, sa conformation discontinue et étrangère à l'interdépendance complexe de l'industrie, fait que l'accident ne perturbe pas beaucoup la logique de la renta-

bilité. L'ouvrier perdu est facilement remplaçable dans ce secteur, lieu de prédilection de la pression de l'armée de réserve de la force de travail. Et sa perte n'interrompt pas gravement les séquences de production dont la substance est la césure. Ainsi, en France, où la sécurité du travail compte parmi les plus avancées (non par humanitarisme inconsidéré, mais à cause des charges financières élevées que l'Etat doit supporter), la construction continue à présenter les plus forts indices d'accidents.

*"L'industrie du bâtiment est la plus dangereuse...
1797 des 3972 victimes de maladies du travail étaient des
ouvriers du bâtiment en 1971"*

(F. Hébert, Quelques données statistiques, in *Après-demain* n° 160, jan. 1974).

Ne représentant que 14,7 % des salariés, les travailleurs du bâtiment, toujours en France, ont eu 17,55 % des accidents avec arrêt de travail en 1970. Comme nous pourrions prévoir, ce sont les travailleurs immigrés qui sont les plus exposés :

*"Sur 100 accidents du travail avec arrêt, plus de 22 % ont
pour victimes des travailleurs immigrés, alors que ceux-ci
ne représentent que 9,4 % de la totalité des travailleurs.
Les raisons sont multiples. Ce sont eux qui sont employés
dans les industries le plus dangereuses comme celle du
bâtiment"*

(F. Hébert, op. cit.).

Il n'y a pas de quoi s'étonner non plus dans l'observation de la rareté des accidents chez les techniciens : 4,5 % contre 86,6 % chez les ouvriers. Tout comme la torture, les accidents connaissent les classes sociales.

Nous connaissons les causes les plus fréquentes des accidents : la fatigue musculaire, nerveuse et mentale ou psychologique (voir P. Mosse, *Economie et Sociologie de la Santé*, in *Après-Demain* n° 160 jan. 1974) Pour l'approcher, il est temps que nous passions

un peu à l'autre aspect de la question : quelles sont pour les ouvriers les conséquences internes provoquées par la constante de la manufacture (une fois de plus, ce sont les hommes qui portent ici, dans leur chair, dans leur expérience, les gestes et les procédés de travail). Ou, d'une autre manière, quelles sont les implications de la réalisation encore incomplète, dans la construction, des souhaits de Taylor, déjà dépassés dans d'autres secteurs de la production : attribuer au "brain-staf" toute la masse de connaissances qui, par le passé, était dans la tête et dans l'adresse des travailleurs (voir F.W. Taylor, *La Direction des Ateliers*, Dunod, 1930, p. 137).

7. La main

"... parfois on dirait qu'elle pense"

(H. Focilon, *Eloge de la Main*, in *Vie des Formes*, PUF, 1943, p. 103).

Il faut suivre la progression de l'œuvre pour sentir en acte les contradictions grotesques qu'il y a entre la réalisation et son résultat. L'immense masse de travailleurs assume les principales fonctions motrices et opérationnelles. La force minuscule du manœuvre, multipliée, soutient l'opération partielle répétée du maçon, du charpentier ou d'un autre quelconque : pure énergie, elle est indifférente à sa destination. Pourtant, à l'extrémité opposée de l'équipe, l'ouvrier qui donne forme à la matière ne peut pas s'en priver pendant l'exercice de sa propre habilité coincée. L'opération semi-qualifiée de l'un requiert la force informe de l'autre, dans une complémentarité sans modulations et mutuellement appauvrissante. Ensemble, ils engendrent le produit délibérément immense par la reproduction sans limites des mêmes actes primaires. Des poutres et des colonnes semblables soutiennent des centaines de panneaux ou des milliers de briques quotidiennement accumulés ; portes, encadrements, vitres, tubes, un à un, inlassablement un à un, forment les figures imposées du projet. Concrètement inscrite dans le fondement subjek-

tif de la manufacture, la variété est rejetée hors de son espace, vers l'écorce qui masque les traces de la production qui la rendrait effectivement possible. Le moyen de production moins cher et plus disponible, la force de travail, assure avec l'infinité des instruments et des gestes simples, la continuité de la vieille forme de production – et disparaît. L'imprécision de la main doit s'enchaîner en mouvements homogènes et artificiels vers la réalisation de la perfection hypocrite qui la dissout : la masse du produit ne raconte pas la masse de travail concret qui est à son origine. Le temps de l'heure abstraite fige l'espace et détruit tout ce qui ne sert pas à augmenter et à réhausser sa quantité.

Mais cette manufacture obscure suit bien d'autres méandres et subterfuges. Poe, à nouveau :

"Et nous sommes alors contraints de supposer une sorte de renversement, car l'Automate joue précisément comme un homme ne jouerait pas. Ces idées, une fois acceptées, suffisent par elles-mêmes pour suggérer la conception d'un homme caché à l'intérieur".

(E.A. Poe, Le Joueur d'Échecs de Maelzel, in Nouvelles Histoires Extraordinaires, L. Joseph Gibert, 1947, p. 276).

A l'intérieur de l'automate auquel une littérature ambiguë réduit l'ouvrier de la construction qui avance vers la déqualification, quelqu'un respire. Sous l'illusion d'un acte purement hétéronome, il faut concevoir les vestiges d'un homme.

Car nécessairement, entre la dispersion initial sur le chantier et l'incorporation prescrite dans l'œuvre terminée, les matériaux et leur technique d'utilisation recueillent et provoquent différents recoins de la subjectivité – et il n'y a pas d'alternative possible dans la manufacture. Les interventions concrètes font vibrer différents registres. Mieux : elles dépendent de ces vibrations sans lesquelles elles sont improductives.

Mais nous n'avons pas l'habitude du traitement direct avec les injonctions plus subtiles, fugaces, du travail séparé. Mystifié, il change de nom, devient art. Elidé généralement dans ses réelles proportions, il laisse en paix ses castrateurs. Qu'on nous pardonne ce langage plein de détours, de contradictions et ces allusions maladroites que nous employons : ils connotent, outre l'incapacité, le silence millénaire qui recouvre le travail. L'ergothérapie connaît la profondeur mobilisée – mais elle le connaît de la même manière que les physiciens connaissent certains théorèmes, appliqués mais non démontrés. Comment décrire les multiples présences latentes que la manière simple de produire ravive ? Celle des "premiers" temps de notre histoire, par exemple ?

En réalité, il y a recommencement dans le faire englobant qui commence. Ou mieux : sur le chantier, tout commencement implique un recommencement. La lente maturation et les multiples associations de l'abri raniment les images usées de genèse – même si le ventre est amer. On dit "ouvrir un chantier", au sens inaugural, générateur. Rares sont les autres activités urbaines qui découvrent, comme celles qui installent l'œuvre ; les tranchées, les trous, la boue et la terre agressivement remués éveillent des sensations diffuses et divergentes de rancœur et de mémoire. Découvrir comme déterrer des racines ou des morts. La palissade défend, cache, dresse un obstacle à la vue : les perforations, les ouvertures béantes revécues, évitent le "voyeur". La pâte visqueuse du béton les remplira ensuite et élèvera des structures géométriques. Le rythme de la scie, l'instantané des coups de marteau, l'acalmie de l'ajustement ; plier, déverser, mélanger, aplanir, polir, gratter : autant d'actes élémentaires qui texturent le temps de leur allure et le colorent de qualités grasses. Jours, mois, phases ont des densités, des poids spécifiques, des tonalités, des transparences : l'heure est encore faite de chair. La durée se dédouble dans la main en harmoniques, résonnances - et fureur (voir G. Bachelard, *La Poétique de l'Espace*, PUF, 1953).

Freud a introduit la construction dans le vocabulaire de la psychanalyse. Avec la responsabilité qui marque toujours ses métaphores, il utilise le chantier de l'archéologue et du constructeur pour éclairer la (re)construction du passé enterré. Curieusement, les rares restrictions qu'il apporte à la métaphore se réfèrent aux effets de son exploitation actuelle : par exemple, il écarte la succession linéaire, constante des étapes. De plus, l'adéquation, la concordance sont sublimées par la suppression du préfixe : il préfère construction comme terme suffisant, plutôt que reconstruction. La réussite de la construction, qui n'est pas une interprétation, dépend de son pouvoir structurateur, attractif, évocateur. Elle sera efficace si elle entraîne des remémorations, des associations, des restes : si elle réveille, révèle, réunit.

Une construction réussie, réveille, révèle, réunit. Mais même dans notre construction exploitée et dont l'objectif n'est pas la réussite, l'ouvrier ne peut pas éviter qu'en lui quelque chose se réveille, révèle, réunisse. Manufacturier, il porte en lui une technique obligatoirement proche de la réussite et de l'efficacité. En voici une petite illustration : cette technique rappelle encore beaucoup celle que nous "construisons", comme celle des premiers outils (ceux qui servaient encore).

"Le sujet agissant oriente... la majeure partie de son activité à l'aide de séries de programmes élaborés au cours de l'évolution du groupe ethnique, que l'éducation inscrit dans sa mémoire motrice. Il déroule ces chaînes dans un état où la conscience lucide... suit une sinusoïde dont les creux correspondent aux séries machinales alors que les sommets marquent les ajustements des séries aux circonstances de l'opération..."

Les opérations complexes de préhension-rotation-translation qui caractérisent la manipulation, parues les premières, ont traversé tous les temps sans transposition. Elles restent encore le fond gestuel le plus courant, privilège de la main très archaïque et très peu spécialisée de

l'homme... L'apanage de la durée qui s'attache en paléontologie aux espèces à tout faire, s'attache aussi aux opérations de la main nue et les formes les plus parfaites de la construction architecturale, de la poterie, de la vannerie, du tissage y sont restées liées jusqu'aux temps actuels".

(A. Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole*, A. Michel, 1965, pp. 31 et 42)

Les oscillations de la conscience lucide suivent les circonstances de l'opération en actualisant la mémoire motrice qui traverse le temps sans grande transformation. D'ailleurs, l'équilibre des différentes régions cérébrales dépend des activités de ce genre, comme Leroi-Gourhan le rappelle encore aux intellectuels, y compris aux architectes. Préhension-rotation-translation : l'ouvrier de la construction reprend des milliers de fois ces opérations. Ainsi, en construisant, il se construit donc d'une certaine façon car, inversement, ces mêmes régions, tirées de leur léthargie par l'activité manufacturière, mettent en diapason le sujet entier – ce qui ne veut pas dire un. Rare occasion où l'ombre de nos séparations fait figure de coopération, où la polarisation favorisée par la nature de l'opération nous simplifie. Image seulement virtuelle sans aucun doute : seule la projection peut renvoyer l'instantané cohésif de la dispersion, comme le prouve l'érection soudaine de l'anamorphose (voir J. Lacan, *Séminaire*, Livre XI, Seuil, 1973, pp. 75-84). Mais, dans la fantaisie d'un moment, si l'image est œuvre et non reflet séparé par la barre d'un miroir, dans la transgression des limites fluides entre dehors et dedans, peut-être le sujet surprendra-t-il, à l'intérieur des cadres de l'ouverture qu'il est, le passage du corps arrondi qui l'a rempli il y a longtemps, très longtemps toujours. Comment ne pas reconnaître ce que nous ne pouvons jamais nous rappeler, le fantasme qui occupe, là dans l'ère mythique antérieur à tout soupçon de castration, le centre de la plénitude désirée ?

Si la mémoire motrice traverse le temps sans grandes transpositions, c'est qu'elle n'a rien à voir avec lui – et (on pardonnera la

phrase) autour de la main active, proche de la matière, l'aura de la genèse pointée, proposant un modèle pour la construction de notre re-construction, inévitablement ajournée, à partir du XIV^e siècle, sous la forme d'un projet de mémoire. (Ça ne va pas : comme la question est aussi une question de langage, le langage — surtout le nôtre — ne suffit pas. Il faut activer les mains, les "mettre à la pâte" et surveiller de l'intérieur. Peindre, par exemple).

Mémoire motrice et conscience lucide, dans leur mouvement pendulaire, provoquent la synchronie de régions fondamentales. Les premières opérations complexes de manipulation mobilisent le sujet, ouvrier notre contemporain — le même morcelé par la division capitaliste du travail issue de violence récente. Le résultat est la dissonance : les longueurs d'onde du pendule, de la polyphonie annoncée, ne sont pas celles de la cadence de production. Interférence : les lenteurs d'un rythme profond dérangent les organisateurs de la production. Heurt : la douce a-temporalité du non divisé contredit la succession accélérée. Tous les mirages sont là — mais fatigués, pressés, des promesses toujours annulées, par derrière la vitre déformante du système. La manufacture réclame, favorise ces mirages comme condition indispensable — mais non pour que soient ébauchées les prémisses d'une quelconque poétique de la main. Si quelqu'un respire à l'intérieur de l'automate, son geste doit précisément être comme celui d'aucun homme, tronqué, anguleux, sous peine d'échec, d'offense aux règles, de chômage. Contradiction douloureuse : sa fonction est de répondre aux manques de la manufacture, d'accomplir le non-mécanisé sans cesse nouveau, de couvrir les côtés de la stéréotypie seulement tendancielle, choses que l'homme est le seul à pouvoir réaliser. Mais le geste convenable est celui de l'automate — à l'intérieur duquel quelqu'un doit respirer, pour pouvoir être ce qu'il ne peut pas être.

Plus : l'ouverture de canaux secondaires qui contournent les digues de la répression psychologique, le retour filtré par transférence du submergé, stimulent des effusions et libèrent des énergies qui sont aspirées par le matériau en quête de valorisation. Opposé

à toute planification consciente dans le processus de production, l'ouvrier est placé en situation de transbordement de la "source éminemment constructrice... du processus primaire" (voir A. Ehrenzweig, *L'Ordre caché de l'Art*, Gallimard, 1974). Une fois les représentations "perverses" originales séparées des modes actuels de leur appel sur le chantier, l'énergie associée à celles-ci se répand dans la pratique substitutive contrôlée. Des associations plus ou moins vagues suffisent pour permettre son déplacement. La vie du chantier, comme nous tentons de le démontrer, regorge en images et en opérations qui le favorisent. L'"économie" psychique en sublimation programmée sert aussi à l'économie politique sur le chantier.

Si la palissade protège le déferlement des "persversions" en déterminant un espace carcéral (voir M. Foucault, *Surveiller et Punir*, Gallimard, 1975), elle renforce le contrôle. Si la dé-différenciation (voir A. Ehrenzweig, op. cit.) alimente le chantier en énergie, la sériation du dé-différencié supporte le pouvoir de la productivité dominée. Si la libération de l'énergie ressemble à un chaos, le plan, l'air sérieux, civilisé et évangéliste, y remet bon ordre. Mais, tout comme en simulant une coopération il accentue la division, le plan, en assumant le rôle de "principe de réalité", libère l'ouvrier bâtisseur vers les délices océaniques du chaos – pour tout de suite le capturer, enrichi et distrait, renouvelé et indifférent à son objet, au service de la valorisation. Un raffinement invraisemblable ? En fait la construction représente 50 % du Cc social, elle mérite des attentions particulières. Nous ne disons pas que tout cela fait l'objet d'une planification consciente, ni que cela soit un attribut exclusif de la construction. Seulement que c'est dans la construction que cela apparaît avec le plus de force.

(Tôt sur le chantier – avant l'horaire comptabilisé – la distribution des tâches. A untel, supposons, revient l'exécution d'un mur : dimensions, position, technique sont prédéterminées. Les conditions de travail étant réunies, mortier, briques, fil à plomb, pelle, truelle, etc – l'opération commence. Schémas moteurs élémentaires : préhen-

sion, rotation, soulever, répandre, ramasser, etc. Dans la main, la viscosité du mortier, la résistance fragile de la brique, la rugosité des grains de sable ; dans l'oreille, les sons obscurs après-mouillés, les coups pour l'ajustement ; dans le corps, les mouvements répétés, quasi rythmiques, les variations de poids, la gesticulation bien connue. Petit à petit, un certain plaisir transféré, une "perversion" s'échappe furtive, la chaleur des retrouvailles. La distance des représentations laisse la censure endormie, il pense à autre chose. Par les bras pénètrent des vibrations muettes : aucune parole ne tente encore de rendre compte d'une perte qu'elle instaure en nommant. Aussitôt, il y a débordement, excès, comme une luxure inconvenante. De temps en temps, le recul pour l'appréciation, la correction la tête s'incline en regardant, dans la chaleur d'un repos bien mérité par les réussites l'objet de plaisir a quelque chose de corps-propre. De sous l'écorce lucide, de loin, montent des chansons d'enfance ou une phrase sifflée. A la fin de la journée, le chef fait le point et le bilan : il s'approprie le travail, sans plus (merci, Rô). Quelque chose s'en est allé, va savoir quoi. Le jour suivant, tant mieux si les chants sont de guerre pour commenter le goût de la perte : les pulsions agressives sont parfois plus productives. Si au sifflement ensoleillé succède le visage fermé, peut-être le mur avancerait-il plus rapidement. Le maître grogne. Dans le corps mal alimenté, la fatigue, la main brûlée par le ciment, le poumon desséché en annonce de silicose gagnent une considération presque attendrie. Ce sont les seuls signes présents de ce qui a été perdu. Mais, même de cette façon, à un certain moment de la journée, le frottement de la truelle contre un joint, ou une brique bien nichée, ou la manière sans-vergogne du mortier de se gonfler sous les coups, à un certain moment de la journée, c'est sûr, une autre chose fait signe. Peut-être qu'elle reviendra demain).

Sur le chantier, la main et ses mouvements simples guident des machines manuelles élémentaires. Elle lève, dompte, pèse, réunit et trompe : elle ne montre pas qu'elle contient le travailleur tout entier. La main qui travaille, engageant le corps dans la manipulation de la matière, nous fait oublier les multiples passages qui la confondent avec le cerveau. Le résultat technique de son action ne dépend pas seulement du dispositif ostéo-musculaire, semblable en tout point à celui du macaque supérieur. Elle a son fondement, avant tout, dans l'appareillage mental :

"La main humaine est humaine par ce qui s'en détache et non par ce qu'elle est..."

(A. Leroi-Gourhan, op. cit., p. 40)

Et encore, malgré l'apparence de généralité, de chose de l'espèce, la mémoire motrice particularise :

"Ce sont les pratiques élémentaires, dont les chaînes se constituent dès la naissance, qui marquent le plus fortement l'individu... Les gestes, les attitudes, la manière de se comporter dans le banal et le quotidien, constituent la part de liaison au groupe social d'origine dont l'individu ne se libère jamais complètement lorsqu'il est transplanté dans une classe différente ou dans une autre ethnie".

(A. Leroi-Gourhan, op. cit., p. 30)

L'histoire du travailleur en tant que sujet social, pourrait féconder ce qu'il nous laisse — si les conditions de production étaient autres. Si la société et l'art échappaient à la bourgeoisie, il y aurait davantage d'occasions de les observer sur les murs que sur bon nombre de toiles (voir A. Scobeltzine, *L'Art Féodal et son Enjeu Social*, Gallimard, 1973 ; W. Morris, *Political Writings*, L. and W., 1973 et E. Coornaert, *Les Corporations en France avant 1789*, Ed. Ouvrières, 1968). Mais, comme nous l'enseigne Adorno, tant que le travail reste une confusion programmée, seule la fermeture radicale et étouffante de l'art garde l'espoir d'un autre travail. Pour que nous puissions

profiter de son expérience, il convient cependant de l'étudier non comme vestige de l'artisanat ou comme un modèle, mais comme une espèce d'indice négatif de la lutte de classes dans la production, pour laisser de côté la division du faire et du penser, les séries hiérarchiques, le parcellement fondamental pour la domination.

Il y a beaucoup de mémoire condensée dans l'arabesque d'un geste. Il a été appris, automatisé, testé, modifié, dans des conditions sociales particulières. Chaque timbre du système mental et musculaire porte la couleur de son origine. Mais une fois l'histoire dispersée dans les gestes et ses timbres, dans le corps et les tensions psychiques, l'ouvrier pourrait prétendre dans l'œuvre à la construction rétrospective dont nous avons parlé. Dans l'œuvre, comme dans l'analyse, le bon ordre pour le sujet va du futur au passé (voir J. Lacan, op. cit., p. 180). Dans son faire, l'ouvrier de la construction pourrait se faire un "fut" en se faisant supportable.

"Or, s'il est vrai que l'œuvre porte en elle des traces du passé, elles ne sont nulle part ailleurs. L'œuvre ne traduit pas, en le déformant, le souvenir, elle le constitue fantasmatiquement. Elle est une mémoire originale et le substitut de la mémoire psychique infantile... L'œuvre d'art est une inscription originaire mais qui est toujours déjà un substitut symbolique. On peut dire que pour Freud toute représentation est substitutive d'une absence originaire de sens : on est toujours renvoyé de substitut en substitut sans que soit jamais atteint un signifié originaire, seulement fantasmé par le désir".

(S. Kofman, *L'Enfance de l'Art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Payot, 1970, pp. 108-109).

Le passé potentiel se perd par la situation même de l'investissement. Les fossiles de l'histoire entrevue, et qui prendraient forme une fois projetée dans l'œuvre, disparaissent dans le produit, qui, dès le début, est de l'autre. A chaque investissement correspond le déversement d'un peu d'enfance, dépensée dans l'impulsion expropriée

par le capital. Reste l'interdiction de combler la faille première, la confirmation sans consolation de l'absurde fondateur - maintenu ici non par choix existentiel, mais par l'avidité de l'exploitation.

Sur le chantier, le voisinage d'une possible poétique de la main échoue dans le seul possible. Cependant, si la poétique de la main s'approche de ses possibles (imaginaires), c'est parce que, une fois de plus, le travailleur collectif constitue son mécanisme spécifique (etc, etc). Ce qui pourrait étonner, comme si c'était une pause dans la logique violatrice du système, viole encore plus. L'avoisinement est réclamé par cette manufacture. Avoisiner n'est pas rendre effectif : c'est créer, à l'intérieur de la production, les conditions pour une plus grande exploitation de la force de travail. La coupe rase des possibles (imaginaires, provoqués) à portée de la main, est la base même du processus de production de l'espace.

8. Finition

Nous arrêterons ici notre propos autour du chantier, tout rapide, superficiel (donc rempli d'imperfections), incomplet (nous nous sommes pour ainsi dire seulement occupés de certains modes de séparation).

Sans qu'il y ait prétention de synthèses, rappelons quelques uns des toniques qui soutiennent son fonctionnement. (Toute tentative actuelle de synthèse est peut-être prématurée. Comment les imaginer antérieures au mouvement de leur réel dépassement, de leur "négation déterminée" ? Au temps de leur rejet effectif, seule forme de projet qui ne soit pas projection dans le futur du présent à nier, leur possibilité naîtra de leur nécessité assumée par les actuels producteurs immédiats tandis qu'ils se transforment en producteurs globaux).

Cette production grave et triste, qui évoque des reflets imaginaires d'un autre travail, rencontre un contrepoint et une fin dans une stéréotypie qui vit de son opposé. Pour chaque trait marquant

du produit il est possible de pointer l'inverse dans la production, tout comme dans la production, les mêmes pas se rompent en oppositions qui débouchent sur des antagonismes. Le travailleur est appelé à la production en fonction de l'heure abstraite, de la valeur qu'il ajoute à la matière (comme tout travailleur sous l'emprise du capital), mais il doit une heure qualifiée, concrète (comme tout travailleur sous l'emprise du capital – mais ici la contradiction est plus douloureuse). Les maîtres du chantier obligent son travail à se contenir dans l'étroitesse de certaines unités primaires, en deça de tout ensemble minime de comportements encore organiquement et significativement cohérents, pour dominer et pouvoir augmenter l'extraction de la plus-value – mais leur pratique doit être telle que les résonances réveillées par la main qui travaille soient toujours présentes. Séparé, isolé de lui-même, des autres et du produit, il est responsable d'une habilité enchaînée que seule la collaboration autonome aurait permise. Avec le dernier des salaires, on exige de lui toutes les fatigues : il est force motrice et principe opérationnel, il transporte, pousse, soulève – mais doit être capable des subtilités de la disparition. En prime, il a le plus petit des temps de vie et de travail, en dessous de ceux de toutes les autres catégories socio-professionnelles. Dans le produit aussi, c'est le temps de l'heure abstraite qui compte et qui donne vie (mort) dans la proportion de sa quantité. En lui immerge la vérité, émerge l'apparence – mais qui est l'essence décharnée. L'inversion est contagieuse : l'usage niera l'apparence encore utilitaire du produit, ce sera une apparence d'usage de l'apparence du produit. L'heure abstraite cherchée dans la production vide l'heure de la consommation – mais l'heure vivante de la production matérielle, éteinte, laisse angoisse dans l'atonie inévitable du produit qui en découle. Dans la projection demandée à la main par la matière, obstruée aussitôt qu'initiée par l'expropriation, les pulsions se séparent, revient Eros qui alimente le narcissisme secondaire de la "fierté professionnelle" – mais elle libère Tanatos qui se multiplie en absorption d'autorité, en spatialité agressive, en dégoût dans la consommation...

En des mains plus expertes, le sujet serait sans fin.

Dessin/Chantier c/o UPAG
10 Galerie des Baladins
38100 Grenoble

PROCHAIN NUMERO

LA TOURETTE